

HISTOIRE
DE SINDBAD
LE MARIN

*Un conte des Mille et Une Nuits
traduit de l'arabe par J. C. Mardrus*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture d'*Histoire de Sindbad le Marin*
a été créée par David Pearson.

Cette histoire racontée par Schahrazade entre la deux
cent quatre-vingt-dixième et la trois cent seizième
nuit est parue pour la première fois en 1906 sous le titre
« Histoire de Sindbad le Marin », dans le troisième volume
du *Livre des Mille Nuits et Une Nuit*.

*Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins
d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.
La fouille de textes et de données est interdite conformément
à l'article 4, paragraphe 3, de la directive (UE) 2019/790.*

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma,
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



Il est parvenu jusqu'à moi, ô roi fortuné, qu'il y avait, au temps du khalifat Haroun Al-Rachid, dans la ville de Bagdad, un homme appelé Sindbad le Portefaix. C'était un homme pauvre de condition et qui avait coutume, pour gagner sa vie, de porter des charges sur sa tête. Il lui arriva, un jour d'entre les jours, de porter une charge fort lourde ; et ce jour-là précisément était excessif de chaleur, aussi le portefaix se fatigua beaucoup de cette charge-là, et transpira. La chaleur était devenue intolérable, quand enfin le portefaix passa devant la porte d'une maison qui devait appartenir à quelque riche marchand, à en juger par le sol qui, tout autour, était bien balayé et arrosé d'eau de rose. Là soufflait une brise fort agréable ; et il y avait, près de la porte, un large banc où s'asseoir. Aussi le portefaix Sindbad, pour se reposer et respirer le bon air, déposa sa charge sur le banc en question, et sentit aussitôt une brise qui de cette porte-là s'en venait jusqu'à lui, pure

et mêlée d'une délicieuse odeur. Aussi se délecta-t-il de tout cela et alla-t-il s'asseoir à l'extrémité du banc. Alors il perçut un concert d'instruments divers et de luths qui accompagnaient des voix ravissantes chantant des chansons en une langue savante ; et il perçut aussi des voix d'oiseaux chanteurs qui glorifiaient Allah le Très-Haut sur des modes charmeurs. Il distingua, entre autres, la voix des tourterelles, et celle des rossignols, et celle des merles, et celle des bulbul, des pigeons à collier et des perdrix apprivoisées. Alors il s'émerveilla en son âme et, à cause du plaisir énorme qu'il ressentait, il passa la tête par l'ouverture de la porte et vit, au fond, un jardin immense où se pressaient de jeunes serviteurs, et des esclaves, et des domestiques, et des gens de toute qualité. Et il y avait là des choses qu'on ne pouvait trouver que chez les rois et les sultans.

Après cela, bouffa sur lui une bouffée d'odeurs de mets admirables et délicieux, bouffée où se mêlaient toutes sortes de fumets exquis de toutes les diverses victuailles et boissons de bonne qualité. Alors il ne put s'empêcher de soupirer ; et il tourna les yeux vers le ciel et s'écria : « Gloire à Toi, Seigneur Créateur, ô Donateur ! Tu fais tes donations à qui te plaît, sans calcul. Si je crie vers

toi, ce n'est point pour te demander compte de tes actes ou pour te questionner sur ta justice, car la créature n'a point à interroger son maître tout-puissant. Mais, simplement, je constate. Gloire à toi ! Tu enrichis ou tu appauvris, tu élèves ou tu abaisses, selon tes désirs, et c'est toujours logique, bien que nous ne puissions comprendre. Ainsi, voilà le maître de cette riche maison... Il est heureux aux extrêmes limites de la félicité. Il est dans les délices de ces odeurs charmantes, de ces fumets agréables, de ces mets savoureux, de ces boissons supérieurement délicieuses. Il est heureux et dispos et bien content, alors que d'autres, moi par exemple, sont aux limites extrêmes de la fatigue et de la misère ! »

Puis le portefaix appuya sa main contre sa joue et, de toute sa voix, chanta ces vers, qu'il improvisait à mesure :

« Souvent un malheureux sans gîte se réveille à l'ombre d'un palais créé par son destin. Moi, je me réveille, hélas ! chaque matin, plus misérable que la veille.

Mon infortune augmente encore d'instant en instant avec le faix chargeant mon dos qui se fatigue, tandis qu'au sein des biens que le sort leur prodigue, d'autres sont heureux et contents.

Le destin chargea-t-il jamais le dos d'un homme d'une charge pareille à celle de mon dos?... Pourtant d'autres, gorgés d'honneurs et de repos, ne sont que mes pareils, en somme.

Ils ne sont que pareils à moi, mais c'est en vain : le sort entre eux et moi mit quelque différence, puisque je leur ressemble autant qu'amer et rance le vinaigre ressemble au vin.

Mais si je n'ai jamais joui de ta largesse, ô Seigneur, ne crois point que je t'accuse en rien. Tu es grand, magnanime et juste. Et je sais bien que tu jugeas avec sagesse. »

Lorsque Sindbad le Portefaix eut fini de chanter ces vers, il se leva et voulut remettre la charge sur sa tête et continuer sa route, quand de la porte du palais sortit et s'avança vers lui un petit esclave au visage gentil, aux jolies formes, aux vêtements fort beaux, qui vint le prendre doucement par la main en lui disant : « Entre parler à mon maître, car il désire te voir. » Le portefaix, fort intimidé, essaya bien de trouver quelque excuse qui pût le dispenser de suivre le jeune esclave, mais en vain. Il déposa donc sa charge chez le portier, dans le vestibule, et pénétra avec l'enfant dans l'intérieur de la demeure.

Il vit une maison splendide, pleine de gens

graves et respectueux, au centre de laquelle s'ouvrait une grande salle où il fut introduit. Il y remarqua une assemblée nombreuse composée de personnages à l'air honorable et de convives fort notables. Il y remarqua aussi des fleurs de toutes sortes, des parfums de toutes les espèces, des confitures sèches de toutes les qualités, des sucreries, des pâtes d'amandes, des fruits merveilleux et une quantité prodigieuse de plateaux chargés d'agneaux rôtis et de mets somptueux, et d'autres plateaux chargés de boissons extraites du jus des raisins. Il y remarqua aussi des instruments d'harmonie que tenaient sur leurs genoux de belles esclaves assises en bon ordre, chacune selon le rang qui lui était assigné.

Au centre de la salle, le portefaix aperçut, au milieu des autres convives, un homme au visage imposant et digne, dont la barbe était blanchie par les ans, dont les traits étaient fort beaux et agréables à regarder, et dont toute la physionomie était empreinte de gravité, de bonté, de noblesse et de grandeur.

À la vue de tout cela, le portefaix Sindbad...

À ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

Mais lorsque fut la nuit suivante, elle dit :

À la vue de tout cela, le portefaix Sindbad resta interdit et se dit en lui-même : « Par Allah ! Cette demeure est quelque palais du pays des génies puissants ou la résidence d'un roi très grand ou d'un sultan ! » Puis il se hâta de prendre l'attitude que réclamaient la politesse et le savoir-vivre, fit ses souhaits de paix à tous les assistants, formula des vœux à leur intention, embrassa la terre entre leurs mains et finit par se tenir debout, la tête baissée, avec respect et modestie.

Alors le maître du logis lui dit de s'approcher et l'invita à s'asseoir à ses côtés. Puis, après lui avoir souhaité la bienvenue d'un ton fort aimable, il lui servit à manger, lui offrant ce qu'il y avait de plus délicat, de plus délicieux et de plus habilement apprêté parmi tous les mets qui couvraient les plateaux. Et Sindbad le Portefaix ne manqua pas de faire honneur à l'invitation, toutefois après avoir prononcé la formule invocatoire. Il mangea donc jusqu'à satiété, puis remercia Allah, disant : « Louanges Lui soient rendues en toute occasion ! » Après quoi, il se lava les mains et remercia tous les

convives pour leur amabilité.

Alors seulement le maître, suivant les usages qui ne permettent de questionner l'hôte que lorsqu'on lui a servi à manger et à boire, dit au portefaix : « Sois ici le bienvenu, et mets-toi largement à ton aise ! Que ta journée soit bénie ! Mais, ô mon hôte, peux-tu me dire ton nom et ta profession ? » Il lui répondit : « Ô mon maître, je m'appelle Sindbad le Portefaix, et ma profession consiste à porter sur ma tête des charges, moyennant salaire. » Le maître du lieu sourit et lui dit : « Sache, ô portefaix, que ton nom est comme mon nom, car je m'appelle Sindbad le Marin. »

Puis il continua : « Sache aussi, ô portefaix, que, si je t'ai prié de venir ici, c'est pour t'entendre répéter les belles strophes que tu chantaïs quand tu étais assis dehors sur le banc ! »

À ces paroles, le portefaix devint fort confus et dit : « Par Allah sur toi ! Ne me blâme pas trop pour cette action inconsidérée ; car les peines, les fatigues et la misère qui ne laisse rien dans la main apprennent à l'homme l'impolitesse, la sottise et l'insolence ! » Mais Sindbad le Marin dit à Sindbad le Portefaix : « N'aie aucune honte de ce que tu as chanté et sois ici sans gêne, car désormais tu es mon frère. Seulement hâte-toi, je t'en prie, de

me chanter ces strophes que j'ai entendues et qui m'ont fort émerveillé ! » Alors le portefaix chanta les strophes en question, qui ravirent à l'extrême Sindbad le Marin.

Aussi, les strophes finies, Sindbad le Marin se tourna vers Sindbad le Portefaix et lui dit : « Ô portefaix, sache que j'ai une histoire, moi aussi, qui est étonnante et que je me réserve de te raconter à mon tour. Je te dirai ainsi toutes les aventures qui me sont arrivées et toutes les épreuves que j'ai subies avant de parvenir à cette félicité et d'habiter ce palais. Et tu verras alors au prix de quels terribles et étranges travaux, au prix de quelles calamités, de quels maux et de quels malheurs initiaux j'ai acquis ces richesses au milieu desquelles tu me vois vivre dans ma vieillesse. Car tu ignores sans doute les sept voyages extraordinaires que j'ai accomplis, et comment chacun de ces voyages est à lui seul une chose si prodigieuse que d'y penser seulement on reste interdit et à la limite de toutes les stupéfactions. Mais tout ce que je vais te raconter, à toi et à tous mes honorables invités, ne m'est, en somme, arrivé que parce que l'avait ainsi d'avance fixé la destinée, et que toute chose écrite doit courir sans qu'on puisse l'éviter ou la fuir. » Et il commença son récit.

LA PREMIÈRE HISTOIRE
DES HISTOIRES DE SINDBAD LE MARIN
ET C'EST LE PREMIER VOYAGE

Sachez, ô vous seigneurs très illustres, et toi honorable portefaix qui t'appelles, comme moi, Sindbad, que j'avais un père marchand qui était des grands d'entre les gens et les marchands. Chez lui il y avait de nombreuses richesses dont il faisait usage sans cesse pour distribuer aux pauvres des largesses, pourtant avec sagesse, car à sa mort il me laissa en héritage, alors que j'étais encore en bas âge, beaucoup de biens, de terres et de villages.

Lorsque j'eus atteint l'âge d'homme, je mis la main sur tout cela, et je me plus à manger des mets extraordinaires et à boire des boissons extraordinaires, à fréquenter les jeunes gens et à faire l'élégant avec des habits excessivement chers, et à cultiver les amis et les camarades. De la sorte, je finis par être convaincu que cela devait durer toujours pour mon plus grand avantage. Et je continuai à vivre ainsi un long espace de temps, jusqu'à ce qu'un jour, revenu de mon égarement et retourné à ma raison, j'eusse constaté que mes richesses étaient dissipées, ma condition changée et mes biens en allés. Alors, réveillé tout à fait

de mon inaction, je me vis en proie à la peur et à l'ahurissement d'arriver un jour à la vieillesse dans le dénuement. Alors aussi me vinrent à la mémoire ces paroles que mon défunt père se plaisait à répéter, paroles de notre maître Soleïmân ben-Daoûd (sur eux deux la prière et la paix !). *Il y a trois choses préférables à trois autres : le jour de la mort est moins fâcheux que le jour de la naissance, un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort, et le tombeau est préférable à la pauvreté.*

À ces pensées, je me levai à l'heure et à l'instant ; je ramassai ce qui me restait en meubles et vêtements, et je le vendis, sans tarder, à l'encan avec les débris de ce qui était sous ma main en biens, propriétés et arpents. De la sorte, je réunis la somme de trois mille drachmes...

À ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

Mais lorsque fut la nuit suivante, elle dit :